

# LES GRANDS RÉCITS : MIROIRS BRISÉS ?

Maria Graciete BESSE  
Michel RALLE

(Coordination)



INDIGO

LES GRANDS RÉCITS : MIROIRS BRISÉS ?

LES GRANDS RÉCITS À L'ÉPREUVE  
DES MONDES IBÉRIQUES ET IBÉRO-AMÉRICAINS



Couverture : François Beurey, *Face-à-face*

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© INDIGO & Côté-femmes éditions  
55 rue des Petites Écuries 75010 Paris  
<http://www.indigo-cf.com>

Dépôt légal, 3<sup>ème</sup> trimestre 2010  
ISBN 2-35260-068-5  
EAN9782352600688

# **LES GRANDS RÉCITS : MIROIRS BRISÉS ?**

**LES GRANDS RÉCITS  
À L'ÉPREUVE DES MONDES IBÉRIQUES  
ET IBÉRO-AMÉRICAINS**

**Coordination**

**Maria Graciete BESSE** (Université Paris-Sorbonne)

**Michel RALLE** (Université Paris-Sorbonne)

Avec la participation de

Denise BOYER (Université Paris-Sorbonne), Mateo BALLESTER RODRIGUEZ (Universidad Complutense, Madrid), Miguel RODRIGUEZ (Université Paris-Sorbonne), Antonio ELORZA (Universidad Complutense Madrid), Christine DELFOUR (Université de Lille III), Milagros EZQUERRO (Université Paris-Sorbonne), Blas MATAMORO (Cuadernos Hispanoamericanos, Madrid), Sadi LAKHDARI (Université Paris-Sorbonne), Geneviève CHAMPEAU (Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3), Pere GABRIEL (Universitat Autònoma Barcelona), Michel RALLE (Université Paris-Sorbonne), Renée Clémentine LUCIEN, (Université Paris-Sorbonne), Nancy BERTHIER (Université de Marne-la-Vallée), Maria Graciete BESSE (Université Paris-Sorbonne), Maria de Fátima MARINHO (Université de Porto), Rubén GALLO (Princeton University), Paul-Henri GIRAUD (Université Paris-Sorbonne), Estela ERAUSQUIN (Université Paris-Sorbonne), Vicente SANCHEZ BIOSCA (Universidad de Valencia), Marie FRANCO (Université de Paris VIII-Saint Denis), Marie Helene PIWNIK (Université Paris-Sorbonne, professeure émérite), Sofia de MELO ARAUJO (Université de Porto), Renaud MALAVIALLE (Université Paris-Sorbonne), Amélie FLORENCHIE (Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3).

INDIGO

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne, de l'École doctorale IV "Civilisations, littératures, cultures et sociétés" et du "Centre de recherches interdisciplinaires sur les mondes ibériques contemporains (CRIMIC).

## SOMMAIRE

### INTRODUCTION

Maria Graciete BESSE (Université Paris-Sorbonne)  
Michel RALLE (Université Paris-Sorbonne) p. 9

### CHAPITRE 1

#### IDENTITÉS NATIONALES ET TENTATIONS LÉGITIMANTES

Denise BOYER (Université Paris-Sorbonne)  
« De la beauté du catalan : récits de légitimation » p. 11

Mateo BALLESTER RODRIGUEZ (Universidad Complutense, Madrid)  
« Fama y eclipse de la *Numancia* : la identidad en la lectura contemporánea de Cervantes en España » p. 26

Miguel RODRIGUEZ (Université Paris-Sorbonne)  
« La célébration du 12 octobre à l'approche du V<sup>e</sup> centenaire : d'un récit à l'autre » p. 39

### CHAPITRE 2

#### INVENTIONS NATIONALES/POÉTIQUES DE LA FRAGMENTATION

Antonio ELORZA (Universidad Complutense Madrid)  
« Reflejos del 'gran relato' : los patriotismos de comunidad » p. 53

Christine DELFOUR (Université de Lille III)  
« Le récit fragmenté et inachevé du nationalisme bolivien : le temps de la révolution nationaliste (1940-60) » p. 66

Milagros EZQUERRO (Université Paris-Sorbonne)  
« Fragments de miroirs brisés. Le fragment comme paradigme de l'esthétique post-moderne » p. 77

Blas MATAMORO (Cuadernos Hispanoamericanos, Madrid)  
« De la epopeya al cuento » p. 83

Sadi LAKHDARI (Université Paris-Sorbonne)  
« Galdós ou la fin des grands récits ? » p. 89

MIROIRS BRISÉS ?

Geneviève CHAMPEAU (Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3)  
« Fragmentation et totalisation dans deux romans espagnols  
contemporains : *Escenas de cine mudo* de Julio Llamazares (1994)  
et *Sefarad* d'Antonio Muñoz Molina (2001) » p. 103

CHAPITRE 3

MUTATIONS DE L'HISTOIRE ET MUTATIONS DE LA FICTION

Pere GABRIEL (Universitat Autònoma Barcelona)  
« El folletín militante en el siglo XIX y principios del XX :  
la imagen del dirigente » p. 119

Michel RALLE (Université Paris-Sorbonne)  
« L'identité modeste du premier socialisme espagnol :  
le poids des 'petits récits ?' » p. 134

Renée Clémentine LUCIEN (Université Paris-Sorbonne)  
« Cuba révolutionnaire : récits d'une utopie en miettes » p. 154

Nancy BERTHIER (Université de Marne-la-Vallée)  
« Fidel Castro vu par Oliver Stone et Ignacio Ramonet :  
Grands récits et biographie » p. 165

Maria Graciete BESSE (Université Paris-Sorbonne)  
« La déconstruction de l'Histoire dans la fiction  
portugaise contemporaine » p. 175

Maria de Fátima MARINHO (Université de Porto)  
« A la recherche de l'identité perdue (essai sur la crise  
d'identité dans le roman portugais contemporain) » p. 186

CHAPITRE 4

MÉMOIRES DES BRISURES

Rubén GALLO (Princeton University)  
« Octavio Paz, lector de Freud » p. 199

Paul-Henri GIRAUD (Université Paris-Sorbonne)  
« *Espejos rotos*. La brisure du Sens dans la poésie d'Octavio Paz » p. 208

Estela ERAUSQUIN (Université Paris-Sorbonne)  
« De la Nation à la bourgade globale : les aléas du héros au cinéma » p. 223

Vicente SANCHEZ-BIOSCA (Universidad de Valencia)  
« Migración de imágenes de la guerra civil española » p. 232

Marie FRANCO (Université de Paris 12-Val de Marne)  
« Comment raconter la guerre civile aux enfants ?  
Visions de la guerre, mémoire et littérature pour la jeunesse » p. 251

LES GRANDS RÉCITS :

CHAPITRE 5

UTOPIE ET CONTRE-UTOPIE EN LITTÉRATURE

- Marie Hélène PIWNIK (Université Paris-Sorbonne, professeure émérite)  
« La tentation du grand récit chez Mário de Carvalho » p. 265
- Sofia de MELO ARAUJO (Université de Porto)  
« Un expresso bien sucré - voyage dans la *Trilogie des Cafés* de Alvaro Guerra » p. 280
- Renaud MALAVIALLE (Université Paris-Sorbonne)  
« Contre-utopie et intrigue policière chez Gonzalo Torrente Ballester : la fin de l’histoire ? » p. 296
- Amélie FLORENCHIE (Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3)  
« *Enterrar a los muertos* de Ignacio Martínez de Pisón : le discours de la sincérité érigée en ‘valeur de la vérité’ » p. 307



## INTRODUCTION

**Maria Graciete BESSE**

(Université Paris-Sorbonne)

**Michel RALLE**

(Université Paris-Sorbonne)

Toutes les « disciplines » qui font la variété du CRIMIC sont présentes dans les actes de ce colloque. Réunir leur diversité donnait naturellement plus de « visibilité » à notre équipe dont les spécialités ont une dense activité. À preuve le nombre de leurs séminaires, de leurs journées d'études, de leurs colloques, de leurs publications. Mais rien de plus éloigné de notre intention que d'essayer de faire tenir ensemble, même sous les apparences convaincantes d'un titre, des approches différentes et des thématiques hétérogènes. Le choix des « Grands récits », celui aussi du sous-titre « miroirs brisés ? », a dû franchir l'épreuve de débats et de réunions avant de s'imposer comme thème possible d'échanges portés par un langage commun. Nous avons besoin de ce délai, et de ces confrontations, pour être convaincus que l'enthousiasme initial était fondé.

Un encouragement supplémentaire est venu de l'intérêt des nombreux collègues des universités ibériques et ibéro-américaines qui collaborent avec nous et qui nous apportent la preuve que nous y sommes bien insérés et souvent lus. Significatives de la qualité des liens que nous avons su établir avec eux, leurs contributions à ce volume ont enrichi notre rencontre de Paris. Ces contacts doivent beaucoup, et nous sommes les premiers à le reconnaître, à l'université à laquelle nous appartenons et qui nous a, d'ailleurs, généreusement aidés. Ne sous-estimons pas cependant la capacité du thème du colloque à interpeller les spécialistes venus d'aires et de disciplines qui se rencontrent rarement et, surtout, l'attente que des contributions moins familières ont suscitée. Nous sommes ainsi redevables et au fondateur du CRIMIC, Carlos Serrano, qui l'a voulu à la fois

## INTRODUCTION

interdisciplinaire et compétent pour l'ensemble des mondes ibériques et ibéro-américains, et aux réflexions qui ont souligné que les changements amorcés il y a une trentaine d'années affectaient sans doute les cadres politiques et les rapports de force dans une grande partie des sociétés contemporaines mais aussi et, de manière peut-être plus décisive encore, les représentations, les formes de production de sens, les modèles esthétiques. Il s'agissait donc de participer, voire de les stimuler, aux tentatives de bilan, pas si nombreuses, susceptibles de rendre compte de dynamiques nouvelles –de mieux comprendre, aussi, les anciennes, tant celles qui sont révolues que celles dont l'impact se prolonge. Autant de prétextes à réflexion pour les histoires particulières, proches ou lointaines, familières ou étrangères, qui composent les mondes ibériques et ibéro-américaines.

Les ruptures et les questionnements qui ont émergé dans les années 80, les constructions et déconstructions qu'elles ont alimentées, théoriques, esthétiques, littéraires, politiques, etc., mettaient fin à des projets forts et globalisants, mais déjà en déclin. Elles poussaient donc à regarder vers des approches élaborées hors des strictes limites disciplinaires, voire à leur emprunter. Mettre en place les cadres d'un débat entre elles ne dépassait pas seulement les forces d'un colloque. Mais, et la lecture du sommaire le montre, nous n'avons pas voulu isoler, ni dans l'organisation du colloque, ni dans la publication, les spécialités les unes des autres. Des échanges ont eu lieu –bien sûr, nous n'avons pas l'illusion de croire que nous avons aboli les frontières à l'intérieur desquelles nous travaillons le plus souvent– et, même, un certain nombre d'interventions ont voulu s'insérer à la fois dans les aspects disciplinaires posés par les cadres qui nous séparent d'ordinaire et dans ceux, théoriques, généraux voire métaphoriques, auxquels le colloque renvoyait. Elles l'ont fait avec bonheur. Il nous semble en tout cas, que le volume a une lisibilité que lui aurait enlevée la juxtaposition des spécialités et que les divisions choisies, celles de la publication sont celles de l'organisation de la rencontre –avers et envers des projets globaux et des constructions identitaires, linéarités et brisures telles qu'elles sont passées au crible de la fiction, usages de la mémoire, entre autres.

Des pages que l'on va lire il ne se dégage ni une perception dominante du « Grand récit », de son évolution, de ses transformations dans ses diverses occurrences –et donc pas seulement en termes de narration littéraire–, ni même un accord sur ce que configure le concept. Il n'appartient pas, bien entendu, aux organisateurs matériels de la rencontre –ses « concepteurs » sont beaucoup plus nombreux que les deux qui signent ce bref prologue– de déterminer une lecture. La question du colloque était surtout un appel à ne pas l'oublier.

## Chapitre 1

### Identités nationales et tentations légitimantes

---

#### DE LA BEAUTÉ DU CATALAN : RÉCITS DE LÉGITIMATION

**Denise BOYER**

(Université Paris-Sorbonne)

Pour Maxime Chevalier, *in memoriam*.

La question de la beauté du catalan, ou de toute autre langue, est bien entendu sans objet, puisqu'il n'existe aucun critère objectif permettant de l'évaluer. C'est ce que démontre André Martinet dans un célèbre article de 1965, « Peut-on dire d'une langue qu'elle est belle? »<sup>1</sup>. Ceci posé, on peut néanmoins se demander à sa suite « quel sens et quelle valeur ont les déclarations selon lesquelles telle langue est belle, agréable, douce, telle autre laide, déplaisante, rude »<sup>2</sup>. Il est courant en effet d'entendre dire par exemple que l'allemand est âpre, l'italien chantant, ... et le catalan « dur » et « sec ». Tout récemment encore, dans un forum destiné à l'apprentissage de l'espagnol, l'un des participants oppose le galicien « très doux » au catalan « plus dur, plus sec »<sup>3</sup>. Et tout Catalan ayant vécu le franquisme s'est entendu dire plus d'une fois, non seulement « Habla cristiano », mais aussi « No ladres »<sup>4</sup>, ce dont on trouve un témoignage aussi irréfutable qu'atypique, puisqu'il émane du camp franquiste, dans le rapport d'un membre du Movimiento exceptionnellement tolérant (ou exceptionnellement intelligent) au Conseil National de 1962 :

No es lícito, ni político, atacar manifestaciones espontáneas que nacen sin más raíces que las puestas por la naturaleza. De ahí la improcedencia de frecuentes interpelaciones a quienes hablan catalán: « Hablad en cristiano ». O aquella otra, desgraciadamente frecuente, del « no ladres », etc.<sup>5</sup>

Donc, en clair, le catalan n'est pas une langue, et en plus il heurte désagréablement l'oreille. La première proposition est quasiment tombée en désuétude, car s'il est vrai qu'une langue, comme on le dit communément, est un dialecte qui a réussi, le catalan a exceptionnellement bien réussi, en tout cas pour une langue sans État. Il possède des dictionnaires et des grammaires, une littérature invitée cette année à la Foire du livre de Francfort, et surtout des lexiques spécialisés (scientifiques, juridiques, administratifs, etc.) permettant de l'utiliser dans tous les domaines de la connaissance : on peut parler en catalan de physique nucléaire, pour reprendre le critère utilisé naguère par Adolfo Suárez dans l'intention de dénigrer, selon les sources, le basque ou le catalan lui-même<sup>6</sup>. Mais on dit parfois aussi, en Catalogne en tout cas, qu'une langue est un dialecte qui a une armée derrière elle, et c'est peut-être pourquoi la seconde proposition, concernant la prétendue laideur du catalan, est plus que jamais actuelle. Elle se situe en effet presque toujours, aujourd'hui comme hier, à l'intérieur d'une entreprise de dévalorisation de la langue s'insérant elle-même dans une entreprise de dévalorisation bien plus vaste, et d'autant plus hargneuse qu'elle a affaire à forte partie: une communauté linguistique qui « aboie » ne saurait prétendre constituer une nation. C'est ce qu'on a pu appeler « le préjugé de la cacophonie » : l'un de ces « préjugés linguistiques » qui curieusement disparaissent lorsque la langue concernée devient celle d'un État, comme dans le cas du hongrois<sup>7</sup>.

Il faut bien sûr commencer, lorsqu'on s'interroge sur ce phénomène d'autant plus intéressant qu'il n'a pas de base rationnelle, par regarder d'un peu près les arguments censés justifier la laideur du catalan, autrement dit « les faits linguistiques serv[ant] de relais [à ces] jugements esthétiques [...] conditionnés par tout autre chose que par les qualités intrinsèques » de la langue<sup>8</sup>. On peut remarquer qu'ils sont a priori suspects, car tous les traits donnés comme peu harmonieux distinguent le catalan du castillan, ce qui dit assez l'origine de ces jugements : rien sur le [r], par exemple, qui passe pourtant pour rude hors de la péninsule, mais le [l] vélaire a ses détracteurs<sup>9</sup>. De même pour les deux critiques les plus courantes : la « sécheresse » des nombreux oxytons, en particulier lorsqu'ils sont monosyllabiques, et la « dureté » des nombreuses finales entravées, parfois doublement ou même triplement, comportant une occlusive sourde. Les mots qui selon le grammairien Josep Pau Ballot i Torres (v. 1814) ont valu au catalan sa réputation d'être « âpre et dur », ou du moins les exemples qu'il cite (*fruyt, trull, foch, cap, tros, trau, lletg, front, creu*) possèdent tous au moins la première caractéristique<sup>10</sup>. Et c'est aussi à ces deux traits que fait apparemment allusion, par exemple, le narrateur de *La fièvre d'or* (1890-1892) de Narcís Oller, lorsque évoquant une séance à la Bourse de Barcelone il parle des « sons heurtés » du catalan et du « feu nourri de

monosyllabes qui claquaient dans les airs: ‘Prenc!’... ‘Mil!’... ‘Fet!’ »<sup>11</sup> –dans un fragment où le castillan est au contraire dit *melós*, soit précisément le qualificatif que la première *Renaixença*, comme on va voir, avait souvent attribué au catalan.

De ces critiques qui ne sont pas d’hier, non plus que la haine de soi qui les sous-tend lorsqu’elles sont relayées comme ici par des Catalans<sup>12</sup>, nous avons des témoignages écrits parfois plus anciens encore. C’est ainsi qu’au début du XV<sup>e</sup> siècle, dans son traité de grammaire et de poésie intitulé *Torcimany*, Lluís d’Averçó (†1412/1415) recommande d’éviter certains termes dits « laids » et « désagréables » : en poésie, par exemple, les *diccions retardatives*, i.e. les monosyllabes doublement entravés ou finissant par une diphtongue, « tout pleins d’une âpre et discordante sonorité »<sup>13</sup> ; mais aussi bien, dans le langage parlé, des termes à l’« âpre sonorité » tels que *barran*, *garrau*, *gorgs*, certes « excusables » par leur « long usage », mais qu’il convient d’éviter dans la mesure du possible<sup>14</sup>. Et l’opinion actuelle des tenants d’une langue valencienne se distinguant du catalan, entre autres traits, par son euphonie, est attestée depuis au moins le XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple chez Marc Antoni Orellana (1731-1813) :

Oyendo hablar a los catalanes, mallorquines y valencianos, es muy fácil distinguir éstos de los otros, porque el hablar valenciano tiene la articulación suave, clara y jugando o batiendo la lengua sólo con los dientes o paladar, lo que la habla catalana y mallorquina es violenta, fuerte, áspera y rasgada y tiene [...] ciertos ímpetus duros, broncos y violentos. [...] De lo cual dimana que aun cuando hablan en castellano conservan irremediabilmente aquella gruesa articulación y golpeada o estrepitosa cadencia natural, lo que no acontece en los valencianos, los cuales pronuncian las palabras limpiamente con fluidez, con dulzura y suavidad y sin el menor sonido que decline a cerril, grosero o extremado [...].<sup>15</sup>

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, toutefois, apparaît le souci de défendre le catalan de ces accusations de cacophonie, dans des textes qui constituent donc une sous-catégorie, assez minoritaire mais fort intéressante, des récits de légitimation concernant la langue –en entendant par récit de légitimation un énoncé argumenté, si bref soit-il, donc ne se limitant pas à l’affirmation pure et simple: si le catalan est beau, c’est parce qu’il présente tel ou tel trait, éventuellement tel trait qui est beau parce que... Dans le cas qui nous occupe, on peut distinguer deux types de récits, selon qu’ils se centrent sur la « concision » du catalan –revendiquant donc comme une vertu sa prétendue « sécheresse »–, ou sur sa « douceur » –niant donc sa prétendue « dureté » en retournant parfois la critique contre l’agresseur castillan. Les deux types peuvent d’ailleurs tout à fait coexister : de fait, ils se présentent rarement à l’état pur, sont souvent mêlés entre eux et mêlés surtout à des louanges, argumentées ou non, concernant d’autres éléments également censés faire la valeur voire la supériorité du catalan : richesse, clarté,

précision, ancienneté, importance de l'usage médiéval en littérature, en philosophie, en diplomatie... tout est bon pour démontrer que le catalan est bien, comme l'écrit Ballot, « une véritable langue au sens propre du mot » et non « un jargon ou un dialecte obscur [...] comme certains le pensent à tort »<sup>16</sup>. Constituant autant de miroirs flatteurs que la communauté linguistique se tend à elle-même, ces récits de légitimation, qui trouvent leur expression la plus achevée, respectivement, dans les deux doctrines appelées monosyllabisme et limousinisme, vont disparaître, pour des raisons sur lesquelles il convient de s'interroger, au moment même où apparaît et se stabilise, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un grand récit national parfaitement articulé.

Un premier type est celui des « apologistes de la langue » du XVIII<sup>e</sup> siècle, vantant le catalan dans une démarche défensive généralement explicite: ainsi Ignasi Ferreres, dans son *Apologie de l'idiome catalan, le défendant des mensonges de certains étrangers qui l'accusent d'être âpre, inculte et pauvre (post 1766)*<sup>17</sup> (on remarque que l'« âpreté » est le premier des traits cités). Partant du principe que la meilleure défense est l'attaque, ces textes retournent l'argument adverse de la sécheresse pour revendiquer hautement, et parfois comme une supériorité sur le castillan, l'abondance des monosyllabes. Ils peuvent aussi se référer à la douceur du catalan, même si les allusions à la concision semblent plus nombreuses et plus souvent argumentées. Dans la *Controverse sur la perfection de l'idiome catalan* (v. 1720), par exemple, Agustí Eura considère que l'abondance de mots oxytons, loin de conférer de la dureté au catalan, fait au contraire sa douceur, de même que l'absence de sons gutturaux (la jota castillane sert souvent d'argument pour renvoyer aux Castillans l'accusation de dureté) :

Et finalement, [le catalan] a pour la poésie un rythme admirable : abondant en termes [...] accentués sur la dernière syllabe, il en résulte une consonance et une harmonie des plus douces [...]. Il est de ceux qui utilisent le plus de monosyllabes, [...] et c'est l'une des plus grandes perfections de la langue : [...] car il est évident que les langues et les vocables ont été institués pour expliquer les concepts et quasiment en accoucher; donc, la langue qui explique le concept en moins de mots et de syllabes est plus parfaite, car dans l'ordre de la nature [...] un long accouchement ne peut être heureux ni agréable.[...] <sup>18</sup>.

[Par ailleurs] le catalan s'articule avec les instruments que la nature a disposés pour parler, comme la langue et les lèvres [...], contrairement à d'autres langues qui parlent avec le gosier<sup>19</sup>.

On a même pu parler à propos de certains apologistes d'une théorie du monosyllabisme, amenant par exemple Marc Antoni d'Orellana, déjà cité, à démontrer par la statistique la supériorité du valencien sur le castillan: après avoir dénombré les 410 monosyllabes que compte selon lui le valencien, et constaté que sur les termes équivalents en castillan, seuls 44

sont monosyllabiques, il se livre d'abord à une soustraction qui fait apparaître un « avantage » de 366 termes en faveur du valencien<sup>20</sup>, puis à une division censée démontrer que le valencien est neuf fois supérieur au castillan, ayant neuf fois plus de monosyllabes. Cette théorie est d'ailleurs assortie d'une pratique : certains poètes de l'époque, en particulier valenciens, se sont plu à écrire des poèmes uniquement en monosyllabes, croyant apparemment assurer par là la valeur esthétique de leur production. Ainsi le long poème d'Ignasi Ferreres, cité en 1814 par Ballot à l'appui de son éloge de la « brièveté du catalan » (« A Dèu, un en tres, y al Fill fet hom ») ; ou encore, de Carles Ros (1703-1773), les poèmes commençant par « Gens de por li té a la mort », « Sens dir mon nom ni qui só », « Cert te vull fer dir que yo ». Ce genre d'apologies ne s'insèrent nullement, il va sans dire étant donné l'époque, dans un grand récit national qui revendiquerait pour le catalan – ou le valencien – un statut de langue à part entière. Il s'agit uniquement de justifier l'usage de la langue maternelle dans la vie quotidienne, et tout au plus dans quelque composition poétique<sup>2</sup>, éventuellement en protestant haut et fort, comme Ballot lui-même, de son attachement à la langue commune à tous les Espagnols :

Pourquoi vouloir cultiver la langue catalane, alors que la castillane, qui appartient à toute la nation, est celle que nous devons tous parler, nous qui nous enorgueillissons d'être de vrais Espagnols ? Il est vrai ; mais cependant, il est nécessaire aussi d'étudier les règles de notre langue native, celle que nous avons apprise de nos mères<sup>22</sup>.

On retrouve quasiment la même modestie des objectifs, et aussi la même faiblesse de l'argumentation, dans le discours des poètes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier dans la théorie du limousinisme. Cet extravagant récit de légitimation, élément central d'une « survalorisation compensatoire » de la langue<sup>23</sup>, consiste à assimiler le catalan à la forme de provençal utilisée par les troubadours, donc à le définir comme *llemosí*, à la suite de Joan Bonllavi qui publie à Valence, en 1521, une édition du *Blanquerna* de Ramon Llull qu'il dit traduite « du limousin original »<sup>24</sup>. A partir de là on tend à désigner sous ce même terme la langue médiévale : celle des troubadours qui effectivement écrivent en provençal, mais aussi bien celle des prosateurs tels que Llull dans *Blanquerna*, ou celui du poète Ausiàs Marc, qui pourtant, le premier, « abandonne le style des troubadours »<sup>25</sup>, et leur langue. La première *Renaixença* (Rubió i Ors, Bofarull, Balaguer, Aguiló...) va tirer argument de cette dénomination pour s'éviter la peine de discourir comme les apologistes sur le caractère plus ou moins rude des occlusives finales, des monosyllabes, etc. : en effet, si le catalan ne fait qu'un avec le limousin, qui est la langue des troubadours, soit la première des langues romanes à s'être illustrée poétiquement, sa beauté tombe sous le sens. Une langue « poétique » (i.e., dont nous connaissons surtout un

usage poétique...) étant forcément belle, et tenant forcément (nul ne dit pourquoi) une bonne partie de sa beauté de sa douceur, le « limousin » sera donc « doux » : *suau, dolç*, et par une métaphore fréquente, « doux comme le miel », *melós, més dolç que la mel*, cette douceur s'opposant souvent explicitement à la prétendue « âpreté » que certains attribuent au catalan. Ce type de récit trouve sa première manifestation littéraire très connue<sup>26</sup> dans l'« Ode à la patrie » d'Aribau, qui marque conventionnellement le début de la *Renaixença*, avec les vers fameux :

C'est en limousin que se fit entendre mon premier vagissement,  
 quand du sein maternel je buvais le tendre lait;  
 en limousin que je priais chaque jour le Seigneur,  
 et de chants limousins que je rêvais chaque nuit.  
 Si, étant seul, je parle avec mon esprit,  
 je lui parle en limousin, car il n'entend pas d'autre langue;  
 [...] Oh langue à mes sens plus douce que le miel [...]»<sup>27</sup>.

Le plus notable exemple de ce « limousinisme rhapsodique »<sup>28</sup> se trouve cependant chez Joaquim Rubió i Ors, « Lo Gayter del Llobregat », dans les deux poèmes de *Mos cantars* (1841) désignant le catalan, déclaré par ailleurs *dolç idioma*<sup>29</sup>, par les périphrases *melós llemosí* et *llemosí melós*<sup>30</sup>: la douceur est donnée ici, à l'inverse du poème d'Aribau, pour une caractéristique objective, et le qualificatif fonctionne d'autant mieux comme une épithète de nature que la paronomase met en jeu des phonèmes consonantiques considérés comme doux. Il est vrai qu'il peut déjà s'agir d'une pure métaphore dans l'esprit de Rubió i Ors, car le prologue, véritable manifeste de la première *Renaixença*, revendiquant pour la Catalogne l'« indépendance littéraire » (l'« indépendance politique » est explicitement exclue<sup>31</sup>), ne parle jamais de limousin –et peu de « catalan » d'ailleurs : trois occurrences seulement, à côté de périphrases mélioratives et moins compromettantes telles que *nostre antich, melodiós y abundant idioma*<sup>3</sup>. Quant au petit récit de légitimation qu'il comporte, faisant état à la fois de la douceur et de la brièveté du catalan, il n'est point si éloigné des apologies du siècle précédent par son argumentation :

Ceux qui la trouvent [la langue catalane] âpre, pauvre et peu apte à la poésie ne la connaissent pas à fond. La catalan est doux malgré les mots exotiques qui s'y sont introduits et malgré la corruption due à notre négligence et notre abandon<sup>3</sup>[...] Et il s'adapte à la versification tout autant ou mieux que les autres [langues], excepté l'italienne, car il conserve beaucoup des transpositions du latin, et en raison du grand nombre de monosyllabes qui le rendent élastique, concis, énergique et harmonieux<sup>34</sup>.

On peut situer l'acte de décès du limousinisme en 1854, lorsque Antoni de Bofarull publie un article au titre significatif, « La lengua catalana »<sup>35</sup>. Mais la date de la Restauration des Jeux Floraux de Barcelone, en 1859,

est plus importante pour ce qui nous occupe : en effet, Manuel Milà i Fontanals, dans le discours inaugural qu'il prononce en tant que président, non seulement ne fait plus aucune allusion à la brièveté, ni à la douceur, ni à aucun élément censé faire la beauté du catalan, mais reconnaît en outre comme en passant une certaine « âpreté » de la langue, lorsqu'il s'adresse à ceux « pour qui ne sont pas muets les livres de notre histoire; qui prononcent volontiers et avec un amour particulier les noms expressifs, bien que *parfois après* [c'est moi qui souligne] de nos héros, nos villes et nos territoires »<sup>36</sup>. On aurait tort néanmoins d'interpréter le terme comme l'aveu d'une infériorité du catalan, même si Milà dans ce discours manifeste une ambition peut-être encore plus modeste que Rubió i Ors dix-huit ans auparavant (il ne s'agit selon lui que de garder un « refuge » pour le catalan, en conservant « dans un coin de son cœur » un sentiment qui ne risque pas de nuire à « l'amour de la patrie commune »<sup>37</sup>). Car c'est lui aussi qui à la sortie de cette première manifestation académique du XIX<sup>e</sup> siècle en catalan dit à Antoni de Bofarull : « On a parlé trois heures en catalan et personne n'a ri »<sup>38</sup>. Il faut donc sans doute plutôt voir dans ce discours une première manifestation d'une saine indifférence à une question absurde, sur laquelle il semble bien vain de gaspiller son énergie, et qui va amener la disparition progressive des récits de légitimation par l'euphonie au profit de récits autrement plus audacieux et revendicatifs.

Au cours de la seconde moitié du siècle, en effet, non seulement les écrits des grammairiens acquièrent un ton d'objectivité excluant ce genre d'effusions, mais on ne trouve plus guère, en général chez les poètes, que quelques mentions éparses et non argumentées de la beauté du catalan, éclats du miroir désormais brisé de ces candides récits de légitimation. Chez Joan Maragall (1860–1911), par exemple, on observe encore en 1898 une référence très *renaixentista* au « miel catalan » (*en llavis eslaus/ la mel catalana*)<sup>39</sup>. En 1904, dans l'article intitulé « Conversa bilingüe » où il commente les propos d'une jeune personne qui qualifie le catalan de *lengua muy ordinaria*, il lui oppose, mais sans argumenter, la « beauté » de la langue, *la seva bellesa i la seva riquesa en boca del poble*<sup>40</sup>. Mais en 1907, dans le poème « A València en festa », le locuteur reconnaît tranquillement une certaine « sécheresse » du catalan, par rapport au valencien en tout cas :

Écoute du côté de la Catalogne,  
et tu entendras une grande voix qui t'appelle,  
dans la langue qui est ta propre langue,  
plus sèche mais très aimante<sup>41</sup>.

Autrement dit, au fur et à mesure que s'élabore un grand récit nationaliste, tirant de l'existence d'une langue propre l'un de ses arguments majeurs pour revendiquer l'autonomie politique, les récits de légitimation par l'euphonie se raréfient jusqu'à disparaître progressivement. Le

paradoxe n'est qu'apparent. C'est que le mouvement catalaniste a entrepris alors de prouver le mouvement en marchant, de démontrer que le catalan est une langue à part entière en l'utilisant dans tous les domaines et plus seulement en littérature, et en le dotant pour ce faire des indispensables outils que sont les dictionnaires, les grammaires, les lexiques spécialisés : ce sera l'œuvre de l'Institut d'estudis catalans dont on célèbre cette année le centenaire. Dès lors, la question de la beauté du catalan est en quelque sorte hors sujet. Plus même, s'il est toujours bien venu de faire état de sa concision, l'argument de la douceur constitue désormais, comme le remarque Jesús Tuson, une arme à double tranchant: la douceur étant une vertu « féminine », point trop n'en faut hors de la poésie, et une langue perçue comme mélodieuse manque fâcheusement de l'énergie nécessaire, par exemple, à l'art oratoire ou au commerce<sup>42</sup>, tous domaines où une certaine rudesse « virile » n'est même pas à dédaigner. Or on est passé à ces usages virils: aux revendications purement culturelles se sont ajoutées en effet des revendications politiques que les naïfs apologistes de la langue ou les doux rêveurs des Jeux Floraux n'auraient jamais imaginées.

Il n'en est que plus surprenant à première vue de trouver dans un texte proprement politique de la fin du siècle, le *Résumé de la doctrine catalaniste* (1894) d'Enric Prat de la Riba et Pere Muntanyola, un récit de légitimation du catalan alléguant non seulement l'« ancienneté » de la langue, et non seulement une « sécheresse » désormais assimilée à la « concision » (et partant tout aussi valorisée), mais aussi sa « douceur »<sup>43</sup> :

P. Elle n'est donc pas [la langue catalane] une corruption du castillan ?

R. Tout au contraire; la langue catalane est plus ancienne que la castillane, et connaissait déjà une certaine splendeur quand la castillane commençait tout juste à se manifester. Outre que leur façon d'être est différente et même opposée.

Q. Qu'est-ce qui caractérise la langue catalane ?

R. La concision et la sécheresse de ses phrases et expressions qui vont tout droit et sans détours inutiles à l'expression des choses telles qu'elles sont: tout au contraire des formes ampoulées de la langue castillane, qui consacre un temps précieux et une foule de paroles pour exprimer la plus insignifiante des idées.

Q. Ne dit-on pas couramment, les Castillans surtout, que le castillan est plus doux et plus harmonieux que notre langue ?

R. Il est vrai qu'on le dit, et qu'à force de le répéter on l'a fait croire à une grande partie de nos compatriotes ; au demeurant, les langues n'ont pas pour fonction de réjouir les oreilles comme les sérénades de rossignol, mais de permettre aux personnes de se comprendre, et par conséquent la valeur d'une langue doit se mesurer à sa précision et à son exactitude plutôt qu'à son harmonie.

Q. Mais est-il vrai que la langue castillane est plus douce ?

R. Au contraire: c'est la catalane, car tandis que la nôtre a huit sons de voyelles qui forment une gradation douce et insensible, comparable à celle que possède le français, le castillan n'a que cinq sons de voyelles toutes

#### LES GRANDS RÉCITS :

ouvertes, et il abonde en gutturales comme le j et le a clair, qui l'apparentent aux langues sémitiques.

Si la « douceur » des langues n'a pas d'importance, pourquoi donc répondre à une critique dont on récuse le présupposé ? La contradiction s'explique en fait facilement par la nature didactique du texte : sorte de vade-mecum destiné à armer les militants catalanistes dans les débats avec leurs adversaires, et se présentant, tel un catéchisme, sous forme de questions et réponses facilement mémorisables, il se doit de fournir des ripostes à toutes les attaques et objections possibles, y compris donc à la sempiternelle accusation de rudesse, pour absurde qu'on la considère. Plus ancien, plus concis, plus doux que la langue officielle, le catalan ne saurait se voir dénier sa qualité de langue à part entière.

Très vite, cependant, il n'apparaîtra plus nécessaire à un mouvement sûr de sa légitimité de nier le manque d'euphonie supposé du catalan. En 1906, dans le grand traité du nationalisme catalan qu'est *La nacionalitat catalana* du même Prat de la Riba, la seule allusion à cette sorte de polémiques est d'ordre général, lorsqu'il observe à propos de l'allemand qu'arguer de la « douceur » ou de l'« âpreté » d'une langue « ne démontre que l'ignorance de ce qu'est une langue »<sup>44</sup> – c'est-à-dire, à la suite de Herder cité un peu plus haut, « l'âme d'un peuple ». L'existence d'une langue propre fonde irréfutablement une identité nationale, et peu importent ses caractéristiques. Ce qui est vrai chez les hommes politiques le sera aussi chez les écrivains. On trouve même au moins en une occasion le rejet explicite de cette question jugée non pertinente, dans un texte de 1931 du poète J.V. Foix<sup>45</sup> :

Pour beaucoup d'entre nous, partisans de l'usage intégral et exclusif du catalan, adversaires du bilinguisme [...], le catalan n'est pas une langue plus belle, ni plus douce, ni plus rude, ni plus expressive, ni plus pittoresque, ni plus ancienne que les autres langues de la latinité. Et si elle possède quelqu'une de ces vertus ou de ces imperfections nous n'en faisons pas état pour justifier notre intransigeance. Notre désir de récupération totale de leur langue par les Catalans est physiologique. Nous en réclamons l'usage comme un prisonnier réclame l'usage de ses mains ou de ses pieds entravés, car c'est elle et elle seule qui représente intégralement notre liberté.

Non que les allusions à la beauté du catalan aient totalement disparu, simplement elles ne se situent plus à l'intérieur d'un récit de légitimation et se réduisent à quelques références ponctuelles d'ordre affectif, sans prétention aucune d'objectivité ni de valeur argumentative. Ainsi en 1963, dans le poème d'Espriu intitulé « Pour une suite alguéroise – II » :

Sous le svelte clocher octogonal,  
dans la ville de notre extrême levant,  
nous entendons encore, tout près de la mer,  
si belle sur les lèvres des hommes de la mer,  
la claire langue qui nous unit tous [...] <sup>46</sup>.

C'est bien pourquoi il faut ici parler de miroir brisé, au vu de ces fragments épars. Toutefois, on aurait tort d'y voir comme ailleurs la manifestation d'une perte de repères collectifs (le récit de légitimation de la langue, lui, est toujours bien vivant), mais plutôt la conscience du caractère inconsistant, et par conséquent négligeable, des arguments fondés sur le signifiant sonore de la langue. Il y a là sans doute un signe de maturité et de bonne santé d'une communauté linguistique se sentant désormais assez sûre d'elle pour ignorer ce genre d'attaques –cas exceptionnel aujourd'hui encore pour une nation sans État ?

NOTES

- 1 « Peut-on dire d'une langue qu'elle est belle ? », *Revue d'esthétique*, 1965. Repris dans *Revue d'esthétique*. Paris : Jean-Michel Place, 1998, 33/98, p. 11-19.
- 2 *Op. cit.*, p. 11a.
- 3 -Sanz (Mexico-City) : « De los idiomas que conozco, el francés me parece el más dulce, seguido del portugués, y el alemán me parece el más áspero junto con el ruso, ¿ cómo les parece el español ? » (18 09 2005)  
-Utena 2 (Cádiz) : « [...] por ejemplo el gallego es muy dulce mientras que el catalán (para mi gusto, espero que nadie se ofenda) es más duro, más seco ». (23-10-2005) <http://www.forodeespanol.com>
- 4 La métaphore est encore en usage : « Així, s'assegura que el català és molt laboriós, però vulgar. No és fi i quan parla, diríeu, borda. » Carles M. Espinalt, *Independència de Catalunya*, n° 4, 1998. Cité par Francesc Ricart, « Pròleg : l'autoodi, l'autestima », in *Autoestima i Països catalans*, Barcelona, La Busca, 2003, p. 21.
- 5 Cité par Francesc Ferrer i Gironès, *Catalanofòbia*. Barcelona : Edicions 62, 2000, p. 305. Entre parenthèses, il serait intéressant de savoir si le galicien, bien que « doux », a été l'objet de ce genre d'attaques, attestées dans le cas du basque, qui passe lui aussi pour dur et sec.
- 6 Voir ces deux témoignages contradictoires (c'est moi qui souligne) : « -Con 29 años fue el primer Consejero de Educación del Gobierno vasco, en una época en la que el presidente Adolfo Suárez lanzó aquella sentencia, según la cual no se podría impartir Física Nuclear en *euskera*. -Sólo hay que cumplir dos condiciones : saber Física Nuclear y *euskera* ». « Pedro Miguel Etxenike, Premio Príncipe de Asturias », *El País*, 01 07 1998.  
« Recordo aquell manifest del 1973, 'El català llengua d'expressió científica', que va tenir bastanta repercussió i fou una fita important per a la recuperació lingüística. Recordo que molts del que el signàvem vam sortir al pas, el 1976, d'unes desafortunades declaracions d'Adolfo Suárez, aleshores, president de Govern, que pretenia que *el català* no era apte, per exemple, per a la física nuclear. », Salvador Alegret, *Enric Casassas i Simó : sessió en memòria*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 2000, p. 26.
- 7 « Parlar en tal o tal altra lengua *sona malament*. Podríem anomenar aquest prejudici com el prejudici de la cacofonia. [...] L'hungarès sonava més malament que l'alemany [...]. Actualment, amb una Hungria senyora dels seus

- destins, [...] ja no hi ha hongaresos que pensin que la seva llengua sona malament. Ni tan sols se'ls acut –com correspon a parlants de llengües normalitzades– de discórrer sobre el tema... », Bernat Joan i Marí, « Enfocament sociolingüístic », in *Autoestima i Països catalans*, op. cit., p. 95-96.
- 8 André Martinet, op. cit., p. 12b.
- 9 Voir par exemple l'article polémique de Carmen Rico-Godoy, où les / doubles ou triples sont censés transcrire ce trait apparemment ridicule: « Que pesats se están poniend els catalans con la cuestió del seu idioma. Qu'ls esenian el català en las ikastolas o donde plasca, pero que no casqueten els palets del personall. ¿Qué volen els catalans obligé a tut el monde qu'habita en Catalonia a parlar y escribar catalá? ¡No fotis tú! ¡Faltaba res! Preservar el idioma catalá está molt bé porqué es una lengua mol saladetta, mol maca, tan guturallment naturalll. Pero exigir la oficialidad del catalá en els centres de currar es pasarse, machos... » *Diario 16*, 02 04 1981.
- 10 « Diuhen alguns, que nostra lengua es aspre y dura, y citan per axó la pronunciació de algunas paraulas, com: *fruyt, trull, foch, cap, tros, trau, lletg, front, creu*, que per no tenirles acostumadas lo seu oido encontran en ellas alguna duresa », Josep Pau Ballot i Torres, *Gramática y apología de la lengua catalana*. Barcelona : Estampa de Joan Francisco Piferrer, v. 1814, p. XII.
- 11 « [...] la remor de les converses es feia més grossa, i entre els sons trencats del català, sonava melosa una que altra paraula castellana, queien desmaiades frases d'americans, vibraven, amb veu de nas, mots francesos. [...] I el rebombori creixia, sobrepujant sempre per aquell foc granejat de monosil·labs que petaven pels aires : 'Prenc!'... 'Mil!'... 'Fet!' » Narcís Oller, *Obres completes*, vol I. Barcelona, Selecta, 1985, p. 324b & 327a.
- 12 Voir *Autoestima i Països catalans*, op. cit., *passim*.
- 13 « Lo dit vici de colhisió se fa per metre en un metex bordó, o en mes bordons de un metex dictat, mes de tres diccions retardativas sens tot migá, per tal com semblants diccions retardativas, en lur pronunciació, no han bona caença, ne, per conseguint, plazenteria de so, car aquest vici és tot ple de aspra e desacordable sonoritat.  
E per tal que conegatz las diccions retardativas quals son, sapiatz que aquelhas diccions son ditas retardativas qui son de una sola silhaba, en la qual pres de la vocal han duas consonans, o mes, o diptonge », Lluís d'Averçó, « Torcimany », in *Tratado retórico gramatical y diccionario de rimas: siglos XIV-XVI*, Barcelona, Casas Hom ed. CSIC, 1956, t. I, p. 163.
- 14 « E de las diccions qui son aspras de pronunciar es lur eximpli aquest : boban, bombas, bobansa, babilonia, mermamen, merma, mermansa, dada, bedada, murmur, murmurament, murmurar, barran, garrau, gorgs, e axí de moltras altras diccions qui ab aspreza de sonoritat se han a pronunciar. E aquesta es la primera manera la qual es excusabla, ço es, sostenguda per longa usança de parlar. E be que sian sostengudas aytals diccions, encara si:s deuen es[quivar] que no sien mesas, e açó per la replicativa e aspra sonoritat qui en cascuna d'aquestas diccions e de lurs semblans es trobada, car diccions qui en elhas matexas retengen sonança mala, aspra, leja e reprehensiva per silhabas o per letras no deuen esser posadas, sino en cas de nesesitat », *Ibid.*, t. I, p. 253.
- 15 *Valencia Antigua y Moderna* (publié en 1923). Cité par Antoni Comas, *Les excel·lències de la llengua catalana* (1967). Repris dans *Estudis de literatura catalana (segles XVI-XVIII)*. Barcelona: Curial, 1985, p. 120.

- 16 « No es, donchs, la llengua catalana una gerga ó un dialèctich obscur, voluntari i difícil de entèndrer, com falsament pensan alguns, sino propria y verdadera llengua », *Op. cit.*, p. IV.
- 17 *Apologia de l'idioma català, vindicant-lo de les impostures d'alguns estrangers que lo acusen d'aspre, incult i escàs*. Voir Neus Faura i Pujol, « L'Apologia del idioma català d'Ignasi Ferreres », *Anuario de Filología*, n°3. Universitat de Barcelona, 1977, p. 457-507.
- 18 « Y, finalment, tè per a la poesia cadència admirable: per abundar de tants termes [...] com tenen lo accent en la última síllaba, dels quals resulta una consonància i harmonia dulcíssima [...]. És dels que úsan més termes monosíl·labos. [...] Y esta és una de las majors perfeccions de l'idioma [...] perquè és evident que los idiomas y vocables són instituïts per a explicar y quasi parir lo concepte; luego, lo idioma que pareix o explica lo concepte ab menos veus o síllabas és més perfet, puig en orde de la naturalesa may [...] part llarch pot ésser feliz ni agradable ». Cité par Modest Prats, « Notes sobre la 'Controvèrsia sobre la perfecció de l'idioma català' », *Els Marges*, n°2, 1974, p. 38-42.
- 19 « Se proba la bondat del idioma català; de articular-se an aquells instruments, que pera parlar ha destinat la naturalesa, com és la llengua i llavis [...], a diferència de altres idiomas que parlen ab lo gasnate ». Cité par Jesús Tusón, *Mal de llengües*, Empúries, 1988, p. 67.
- 20 *Monosíl·labs valencians* 410  
*Monosíl·labs corresponents en castellà* 44  
*Avantatge de la llengua valenciana* 366  
*València, antiga y moderna*. Cité par Antoni Comas, *op. cit.*, p. 120.
- 21 « Una de les característiques d'aquests textos apologètics és 'l'acceptació o la defensa de la reclusió del català a la vida familiar i al terreny de la poesia' ». Joan Solà cité par Jesús Tusón. *Mal de llengües*, Barcelona, Empúries, 1988, p. 55.
- 22 « ¿ Pera què voler cultivar la lengua catalana, si de tota la nació es la castellana, la qual debem parlar tots los que nos preciam de veraders espanyols? Es veritat; pero, no obstant, és necessari també estudiar los principis de la llengua nativa, la que havem apres de nostras mares ». *Op. cit.*, « Prefaci », p. XIII.
- 23 « Al llarg del segle XVIII diversos autors van promoure una sobrevaloració compensatòria de la llengua catalana. Al centre d'aquesta compensació hi havia el mirífic llemosí, adaptat a la contemporaneitat. », August Rafanell, *El concepte de llemosí en la història del català*. Vic : Eumo, 1991, p. 9.
- 24 « [...] i sobretot amb l'estampació per Joan Malbec, a València anomenat Joan Bonllavi, de la primera edició diguem-ne catalana de Ramon Llull: un *Blanquerna*, acompanyat del *Llibre d'oracions e contemplacions en Déu* (1521), que l'editor considera traduït de l'antic llemosí 'en llengua valenciana bastarda', com especifica en l'epístola proemial [...]. », Miquel Batllori, *De l'Edat Mitjana -Obra completa vol. I*. València, Eliseu Climent, 1993, p. 88-89.
- 25 *Leixant a part l'estil dels trobadors...* Ausiàs March, *Poesies*, Bohigas éd., XXIII. Barcelona, Barcino, 1952, vol. II, p. 83.
- 26 Voir déjà, dix ans auparavant, dans *Les Comunitats de Castella* (v. 1823) d'Antoni Puigblanch : « En lo mal conegut llenguatge llemosí/ [...] recordant de la pàtria los carinyosos mots [...]. En ell també escrigueren los gayos trobadors/ [...] ». Cité par J.M. Poble, *Aribau i abans i després*. Barcelona, Dalmau, 1963, « Episodis de la història », p. 14.

- 27 « En llemosí soná lo meu primer vagit,/ quan del mugró matern la dolca llet bevia;/ en llemosí al Senyor pregava cada dia,/ e càntics llemosins somiava cada nit./ Si quan me trobo sol, parl amb mon esperit,/ en llemosí li parl, que llengua altra no sent,/ [...] oh llengua a mos sentits més dolça que la mel,/ [...] ». Cíté par J.M. Poblet, *Ibid.* p. 56.  
« En aquest text [‘Oda a la pàtria’] no percebem tant la recuperació del llemosí tractat pels modernitzadors del XVI o del XVII o pels filòlegs il·lustrats com una evocació metafòrica i efectista de l’antiga llengua nacional dels catalans. La penetració d’aquest llemosinisme rapsòdic pràcticament no va traspasar l’esfera poètica, una certa esfera poètica. », August Rafanell, *op. cit.*, p. 10.
- 29 « [...] tu, que fins lo dolç idioma/ en què els trobadors cantaren,/ i en què tos avis parlaren/ a llurs prínceps i a llur Déu,/ has menyspresat, vila ingrata,/ [...] ]. », Joaquim Rubió i Ors, *Lo Gaiter del Llobregat* (1841). Barcelona, 2006, Edicions 62, «Barcelona», p. 44-45
- 30 « Prestenm’ son geni ls’ trobadors que dormen/ en llits de marbre en pau y exempts de pena,/ i en melós llemosí, pus és l’idioma/ amb què parlo al Senyor,/ cantaré tes grandeses, Catalunya,/ [...] ». *ibid.*, « Mos cantars », p. 38-39. I que en llemosí melós/ vos parl, Reina, permeteu,/ perquè si en ell parlo amb vós/ és perquè en ell, harmoniós,/ parl tots los jorns al meu Déu. *Ibid.*, « A donya Isabel II, comtessa de Barcelona », p. 109.
- 31 « Catalunya pot aspirar encara a la independència, no a la política, puix pesa molt poc en comparació de las demés nacions, les quals poden posar en lo plat de la balança a més de lo volumen de sa història, exercits de molts mils homens y esquadres de cents navios; però sí a la lliteraria, fins a la qual no s’estén ni se pot estendre la política de l’equilibri », *ibid.*, « Pròleg », p. 31.
- 32 *Ibid.*, « Pròleg », p. 25.
- 33 Malgré ses castillanismes ?
- 34 « No la coneixen a fondo los que la troban aspra, pobra y poc apta per la poesia. Lo català es dolç a pesar de las paraules exòtiques que s’han introduït en ell y de lo molt que s’ha corromput per nostre deixament y abandono; [...] ; i s’adapta a la versificació tant o més tal vegada que les altres, exceptuant-ne la italiana, perquè conserva encara moltes de les trasposicions de la llatina y per lo gran número que compta de monosíl·labos que la fan elàstica, concisa, enèrgica y harmoniosa », *op. cit.*, « Pròleg », p. 29.
- 35 *Diario de Barcelona*, 01 08 1854. Cíté par August Rafanell, *La il·lusió occitana*. Barcelona, Quaderns crema, 2006, vol. 1, p. 75.
- 36 « Los mantenedors que per aquest any ha nomenat l’Excel·lentíssim Ajuntament, esperavan la aprobació de tots aquells per qui no son muts los llibres de nostra historia; que pronuncian de bon grat y ab amor especial los noms expressius, si bé aspres á voltes [c’est moi qui souligne], de nostres héroes, de nostres poblacions i territoris [...] », « Discurs presidencial dels Jochs florals de 1859, any primer de llur restauració », *Obres catalanes d’en Manuel Milà i Fontanals*. Barcelona, Gustau Gili, 1908, p. 3-4.
- 37 « Ab un entusiasme barrejat d’un poch de tristesa, li donam aquí á aquesta llengua una festa, li dedicam un filial recort, li guardam al menys un refugi. Als qui’ns fassen memoria de les ventatges que porta l’oblidarla, dirém que á estes ventatges preferim retenir un sentiment en un recó de nostres pits, i si en aquest sentiment algú hi volgués veurer perills i discordies ó una disminució de l’amor á la patria comuna, podriam respondre que eran ben be catalans molts dels que ensangrentaren las aygues de Lepant i dels que cassaren las àligues franceses;

- i podrien repetir un aforisme ja usat al tractar d'un dels millors catalans i més ardents espanyols que may hi ha hagut: «No pot estimar sa nació, qui no estima sa província », *ibid.*, p. 5.
- 38 « I aquest triomf devia semblar tan insòlit, tan extraordinari, que, a la sortida de la festa, Milà i Fontanals feia observar a Bofarull que 's'havia parlat tres hores en català i ningú no havia rigut' », Josep Miracle, *La Restauració dels Jocs Florals*. Barcelona, Aymà, 1960, p. 258-259.
- 39 « La cançó de Sant Ramon cantada per una russa », Joan Maragall, *Obres completes – Obra catalana*, Barcelona, Selecta, 1970, p. 163.
- 40 *Ibid.*, p. 782.
- 41 « Escolta de la part de Catalunya/ i sentiràs una gran veu que et crida/ amb la parla que és ta mateixa parla,/ més eixuta pro molt amorosida », *ibid.*, p. 186.
- 42 « La parella suau/aspre admet, tanmateix, variacions significatives : 'suau', 'dolça' i 'musical' representen valoracions positives ; però la 'suavitat' pot anar massa lluny i és per això que hom parla de llengües 'femenines' [...]. A partir d'aquest punt, caldrà fer un joc de mans perquè, ja ho sabem, aquests prejudicis funcionen com a dicotomies: ara, l'altre membre de la parella perdrà l'aspror i haurà de guanyar connotacions positives. Hi haurà també, doncs, llengües 'virils' i 'enèrgiques', aptes per a l'oratòria, el comerç, el comandament dels exèrcits. Les dones, ja se sap, a casa », *op. cit.*, p. 68-69.
- 43 « *p. No es donchs [la llengua catalana] una corrupció del castellà ?*  
 R. Ben al contrari ; la llengua catalana es més antiga que la castellana, y havia conseguit ja cert esplendor quan la castellana tot just comensava á donar senyals de vida. Aixó á part de que tenen una manera d'ésser diferent y fins oposada.  
*P. Qué es lo que caracteriza á la llengua catalana ?*  
 R. La concisió y sequestat de sas frases y modismes que van de dret y sense giragonsas inútils á la expressió de las cosas tals com son : ben al revés de las ampulosas formas de la castellana que gasta un temps preciós y un bé de Deu de paraulas pera expressar la més insignificant de las ideas.  
*P. No diuen vulgarment, los castellans sobre tot, que lo castellá es més dols y armoniós que la nostra llengua ?*  
 R. Ben cert que ho diuen, y á forsa de repetirho ho han fet creure á gran part dels nostres compatricis; altrament, las llenguas no tenen per obgete regalar las orellas com las passadas de rossinyol, sinó l'enténdres las personas, y per tant lo valor d'una llengua ha de midarse per sa precisió y exactitud més que per la seva armonía.  
*P. Però es veritat que sia més dolsa la llengua castellana ?*  
 R. Al contrari ; ho es més la catalana, perque mentres la nostra té vuyt sons de vocals que forman una gradació suau é insensible, comparable á la que posseheix la llengua francesa, lo castellá té solsament cinch sons de vocals totas obertas, y es abundant en guturals com la j y la a clara, que l'aparonan ab las llenguas semíticas. », Enric Prat de la Riba & Pere Muntanyola, *Compendi de la doctrina catalanista* (1894), México, Edicions catalanes de Mèxic, 1953, p. 30-31.
- 44 « Quan se parla de donar més dolçura a la llengua alemanya, lo unich que's demostra és el desconeixement de lo que és una llengua. L'alemany no és aspre, ni barbre ; aquesta reputació li han fabricada la gent que no'l parlen », Enric Prat de la Riba, *La nacionalitat catalana* (1906). Madrid, Biblioteca Nueva, 1998, p. 87.

LES GRANDS RÉCITS :

- 45 « Per a molts de nosaltres, partidaris de l'ús integral i exclusiu del català, adversaris del bilingüisme en tant que aquest suposa el reconeixement de l'existència d'una llengua oficial amb la qual cal alternar i no una simple llengua exterior, útil per a l'expansió comercial, el català no és una llengua més bella, ni més dolça, ni més aspra, ni més expressiva, ni més pintoresca, ni més antiga que les altres llengües de la llatinitat. I si té cap d'aquestes virtuts o d'aquestes imperfeccions no ho hem fet valer per a legitimar la nostra intransigència. El nostre deler pel recobriment total de llur llengua pels catalans és fisiològic. En reclamem l'ús com un presoner el de les mans o dels peus endogalats, perquè ella i només ella representa íntegrament la nostra llibertat », J.V. Foix, *Obres completes*, vol.3. Barcelona, Ed. 62, 1985, « Amb i per la llengua », p. 94-95.
- 46 « Sota l'esvelt campanar poligonal,/ a la ciutat del nostre extrem llevant,/ sentim encara, ben arran de la mar,/ bellament als llavis dels homes de la mar,/ la clara llengua que ens uneix a tots./ [...] », Salvador Espriu, « Per a una 'suite' alguerera – II », *Obres completes*, 2. Barcelona, Ed. 62, 1987, p. 218.

**FAMA Y ECLIPSE DE LA *NUMANCIA* : LA IDENTIDAD  
EN LA LECTURA CONTEMPORANEA  
DE CERVANTES EN ESPAÑA**

**Mateo BALLESTER RODRÍGUEZ**

(Universidad Complutense de Madrid)

El canon literario de las distintas culturas nacionales tiene casi por definición –pues en ello radica la credibilidad de su carácter *canónico*– un alto grado de estabilidad e inmutabilidad. Si nos atenemos al caso español, el elenco, por ejemplo, de los considerados grandes clásicos del llamado Siglo de Oro –Cervantes, Lope de Vega, Quevedo, etc.– se ha mantenido básicamente inalterado durante siglos.

La cuestión carecería en gran medida de relevancia ideológica si la existencia de un canon literario nacional tan sólo tuviese como función la de convertir en impercederas unas visiones del pasado, un lenguaje y unas formas estéticas consideradas particularmente valiosas. El debate teórico literario en las últimas décadas ha puesto no obstante de manifiesto, con formulaciones más o menos matizadas, que los distintos cánones literarios nacionales también actúan como un depósito de valores, ideas y actitudes que reflejan los aspectos considerados más nobles y valiosos de la nación en concreto, o de la humanidad en general, y cuyo legado es así conservado y transmitido a las generaciones futuras. El canon literario implica pues una idea de educación no sólo estética, sino también moral e ideológica.

Las sociedades, no obstante, experimentan enormes transformaciones a lo largo de los siglos precisamente es esos planos moral e ideológico, lo cual plantea un desajuste con el alto grado de inmutabilidad del canon literario. La discordancia es en realidad sólo aparente, pues es solventada por medio de una permanente relectura de los clásicos a la luz de las nuevas y cambiantes ideas y actitudes morales ; por un periódico *aggiornamento* que resalta aspectos de un autor anteriormente ignorados y desecha visiones previas devenidas obsoletas, disfuncionales o incómodas. Los numerosos textos en los que Francisco de Quevedo expresa un furibundo

antisemitismo y misoginia, aunque obviamente bien conocidos por los especialistas, no encuentran así cabida ni en los libros de texto ni en las distintas iniciativas culturales de ámbito popular en torno a este autor, desplazados por otros escritos en los que éste expresa sentimientos e ideas más acordes con la mentalidad presente. Manteniendo la posición de privilegio de los autores consagrados, se imponen unas determinadas lecturas de ellos sobre otras; la atención a algunas de sus obras y no a otras.

El caso de Cervantes, y en particular el estudio de la desigual suerte que a lo largo de los siglos ha tenido su drama teatral *El cerco de Numancia*, supone un ejemplo particularmente ilustrativo de este fenómeno. La obra ha ocupado un lugar de privilegio en el parnaso literario en unos periodos históricos, ha sido olvidada en otros, y ha estado expuesta en cualquier caso a las más variopintas interpretaciones y lecturas de acuerdo a la coyuntura política e ideológica.

La *Numancia*<sup>1</sup> de Cervantes aparece así como un ejemplo particularmente acusado de la importancia de la dimensión ideológica en la consideración oficial y popular de una obra literaria. El seguimiento de su desigual suerte y diferentes lecturas en los distintos contextos histórico-políticos opera como un auténtico termómetro ideológico de la evolución del sentimiento patriótico y del discurso oficial nacionalista españoles.

Las variaciones en la estimación de la *Numancia* son en buena medida paralelas a las del propio mito numantino como ingrediente esencial del discurso nacional de los orígenes, si bien la aparición del mito numantino es muy anterior a la obra de Cervantes, que no hace sino reforzar y dar forma dramática a éste. La tenaz resistencia de Numancia, entre los años 153 y 133 a.C., a las pretensiones de conquista del imperialismo romano, que culmina, según las fuentes de la época, con el sacrificio colectivo de sus habitantes, ya había adquirido tintes legendarios en el propio mundo romano por los comentarios de, entre otros, Valerio Máximo, Petronio, Tito Livio, Séneca, y San Agustín<sup>2</sup>. El mito casi desapareció en los primeros siglos de la Edad Media, hasta el punto de que el emplazamiento original de Numancia cayó en el olvido; durante siglos, al reactivarse el recuerdo de ese episodio, se creyó que éste se hallaba en Zamora. La revitalización del mito se produce especialmente durante el siglo XIII, en el que se desarrolla un intenso interés por una historia específicamente de España<sup>3</sup>. El mito recupera su vigor, pero no ya, como era el caso en la tradición romana, como un ejemplo universal de valor lealtad y disposición al sacrificio por la comunidad, sino al servicio de una identidad específicamente hispana. En la *Crónica General de España*, se afirma que en la ciudad de Numancia « los espannoles se alçaron contra Roma »<sup>4</sup>.

El cultivo del mito numantino se intensifica a partir de la unión de Coronas bajo los Reyes Católicos. Desde entonces y a lo largo del siglo

XVI abundan las historias que establecen una íntima conexión, tanto genética como espiritual, entre los antiguos numantinos y los modernos españoles. El mito es recogido en la *Historia de las antigüedades de España* (c. 1499), donde Nebrija ubica de nuevo correctamente el antiguo emplazamiento de Numancia en las afueras de Soria, y también en las historias, entre otros, de Lucio Marineo Sículo, Florián de Ocampo y Ambrosio de Morales, quienes describen sistemáticamente a los numantinos como *los españoles* o *los nuestros*<sup>5</sup>. Numancia representa así la quintaesencia de las virtudes eternas e inmutables de los españoles, y se erige en emblema de una ejemplaridad moral a emular en el presente. El *numantinismo*, como más tarde sería llamado, ya se había convertido en el último tramo del siglo XVI en uno de los iconos centrales en los que se fundamentaba históricamente la identidad española. En la historia de España de Juan de Mariana (1592, 1601 la versión en castellano), texto histórico de referencia durante los siguientes 250 años, se describe la resistencia heroica de la ciudad como « gloria y honra de España »<sup>6</sup>.

Es en torno a estos años, en una fecha indeterminada entre 1583 y 1585, cuando Cervantes escribió la *Numancia*. La función que hemos atribuido al mito numantino en la cultura de la época, y en especial en la historiografía, difiere de forma radical del sentido que importantes críticos literarios han querido ver en la narración cervantina. Mucho se ha escrito en torno a si la obra es filo-imperial o anti-imperial –asumiendo que el juicio habría de proyectarse sobre el contemporáneo imperio español– y sobre a quién representan realmente los numantinos y los romanos. Críticos autorizados han visto en Escipión, general romano destructor de Numancia, a Juan de Austria<sup>7</sup>, y en los numantinos sitiados, alternativamente a los habitantes de las ciudades rebeldes de Flandes<sup>8</sup>, a los indios del continente americano<sup>9</sup>, e incluso a los moriscos, recientemente expulsados de las Alpujarras<sup>10</sup>.

No parece que haya motivo alguno para desatender lo que Cervantes explícitamente afirma en su obra; Escipión, por ejemplo, se maravilla en la obra de que « tan pocos españoles y encerrados, defiendan este nido de Numancia », habiendo vencido a « millares y millares de romanos »<sup>11</sup>. El heroísmo numantino se presenta en varias ocasiones como un ejemplar modelo de actuación, reedición moderna del ideal latino *pro patria mori*<sup>12</sup>, dirigido a los españoles modernos, partícipes de una misma esencia y naturaleza con sus antecesores de Numancia. Entre los personajes de la obra está la propia *España*, corporeizada y representada como una doncella coronada con unas torres y con un castillo en la mano, que se lamenta de la suerte de su pueblo y de la suya propia, « esclava de naciones extranjeras »<sup>13</sup>. Otro peculiar personaje de la obra es la *Fama*, también corporeizada, que cierra solemnemente la obra con un discurso que

establece una íntima e inequívoca conexión entre los numantinos y su heroica derrota y la grandeza de la moderna España : « Indicio ha dado esta no vista hazaña / del valor que los siglos venideros / tendrán los hijos de la fuerte España, / hijos de tales padres herederos »<sup>14</sup>. La *Numancia*, en definitiva, se desarrolla sobre la base de una permanente diferenciación dicotómica entre romanos y numantinos, cuyo correlato moderno había de resultar del todo evidente para el público. Otros críticos así lo han visto, como Sevilla Arroyo y Rey Hazas, que señalan que Cervantes « coincide con los historiadores áureos en denominar siempre *españoles* a los numantinos y en considerar la gesta de Numancia como una gesta española »<sup>15</sup>. En un sentido similar, Doménech comenta que el autor encontró en Numancia un pretexto « para hablar a los españoles de su tiempo de la grandeza española que estaban viviendo y protagonizando »<sup>16</sup>. La obra, recordémoslo, se escribió hacia 1583-1585, en el apogeo de la grandeza de la España imperial, poco después de la victoria de Lepanto y de la incorporación portuguesa, y antes del desastre de la Armada Invencible.

Todos los elementos aquí expuestos han llevado a considerar la obra de Cervantes como la primera tragedia puramente nacional de España.<sup>17</sup> Sin embargo, aunque el mito de Numancia cobró fuerza y popularidad a lo largo del siglo XVII –con coplas, historias y hasta dos nuevas comedias con esta temática<sup>18</sup>– ello no se debió a la influencia cervantina. Escrita dos décadas antes del encumbramiento de Cervantes con *El Quijote*, el éxito de la obra cuando en su momento fue representada no pasó de moderado. Con su peculiar ironía, Cervantes hizo balance en 1615, en el prólogo a sus *Ocho comedias y entremeses*, de su producción dramática de la década de 1580 :

compuse en este tiempo hasta veinte comedias o treinta, que todas ellas se recitaron sin que se les ofreciese ofrenda de pepinos ni de otra cosa arrojadiza: corrieron su carrera sin silbos, gritas ni baraúndas<sup>19</sup>.

La mencionada compilación de comedias no incluía la *Numancia*, que no fue editado en vida de Cervantes, ni hasta mucho tiempo después, en 1784. Es a partir de esta fecha cuando empieza propiamente la historia de la obra como un icono de la literatura patriótica. Avalada ahora por el sello de un Cervantes ya ascendido a la máxima gloria literaria, la obra se convierte desde su edición en una de las más populares expresiones culturales del patriotismo español. En las dos décadas siguientes la obra se representó varias veces, y fue modelo directo de inspiración de buen número de cuadros y esculturas producidos desde entonces, a menudo con el patrocinio de la Real Academia de Bellas Artes y de la de San Fernando, que hicieron varios concursos con la destrucción de Numancia como motivo.

Pero la consagración definitiva de la obra se dio con el estallido nacionalista que acompañó a la invasión napoleónica de España. Existen documentos, no del todo fiables, que afirman que la obra fue representada en 1809, a instancias del general Palafox, en la Zaragoza asediada por las tropas francesas, ante el ánimo enfervorizado de un público masivo<sup>20</sup>. En los años posteriores a la guerra, la *Numancia* fue representada en numerosas ocasiones, despertando de nuevo el entusiasmo de un público que establecía la correspondiente identificación entre la firme resistencia de los numantinos y la suya propia frente al invasor napoleónico. Por estas fechas la obra cosechó también el reconocimiento de destacados intelectuales europeos que vieron en ella un perfecto modelo universal de virtud patriótica. El argumento encajaba perfectamente en una Europa en la que primero la Revolución Francesa, y luego, reactivamente, las guerras napoleónicas, habían exaltado el espíritu de resistencia patriótica. Fichte tenía la *Numancia* como libro de cabecera, y a los españoles como modelo en su tenaz oposición a la invasión napoleónica<sup>21</sup>, y la obra fue también admirada por los hermanos Schlegel, Goethe, Schopenhauer, el barón de la Motte-Fouqué, Simonde de Simondi, Shelley y Ticknor. La traducción de la pieza teatral de Cervantes por estas fechas al inglés, el francés y el alemán, confirió un alcance universal al mito numantino<sup>22</sup>.

La obra enlazaba además con la corriente del siglo XIX europeo de intentar encontrar las raíces de cada nación en los pueblos prerromanos que habían habitado el territorio patrio. En el caso español, la nueva versión canónica de la historia de España, la de Modesto Lafuente, publicada entre 1850 y 1867, contemplaba el dominio romano como una interrupción en el desarrollo y afirmación del espíritu español, renacido en la Edad Media, y a Numancia como exponente señero de las más auténticas y profundas esencias hispanas.

La convulsión intelectual a que dio lugar la derrota militar de 1898 propició la intensificación de un discurso patriótico agonista, que conectaba la gloria nacional con la derrota heroica y con el mantenimiento del espíritu patrio aún en la mayor adversidad. La visión de la caída de Numancia como una victoria del espíritu sobre la materia encajaba como un guante en ese discurso, y el mito numantino fue consiguientemente potenciado. En 1905, año de celebración del tercer centenario del *Quijote*, el rey Alfonso XIII inaugura en el sitio de la antigua Numancia un monumento conmemorativo, y en 1906 la responsabilidad de las excavaciones, que un año antes habían sido iniciadas por un equipo alemán, pasó, como resultado de una reacción de patriotismo herido, a manos de un equipo español. La siguiente visita real a Soria sería en 1919, para inaugurar el museo numantino. El culto al mito de Numancia pasó a ser un elemento didáctico central en los libros de texto escolares para la formación del espíritu nacional ; una tendencia que se intensificó con el gobierno de Primo de Rivera.

La guerra civil dio lugar al curioso fenómeno de la apropiación de la *Numancia* cervantina por ambos bandos, ahondando en cualidades diferentes, pero partiendo de premisas e ideas ya utilizadas con anterioridad en otros momentos históricos. Mientras que en el bando republicano la imagen de Numancia incide en la imagen de un pueblo que resiste heroicamente al invasor en defensa de su libertad, en el bando nacional el mito remite a un nacionalismo esencialista que apela a los principios de raza, honor y virtud, y a un espíritu guerrero no necesariamente de corte defensivo. En las navidades de 1937 se estrenó con enorme éxito popular en el Teatro de Arte y Propaganda del Estado (actual Teatro de la Zarzuela), en el Madrid republicano asediado, la *adaptación y versión actualizada* por parte de Rafael Alberti de la *Numancia* de Cervantes. La antigua historia numantina se repite ; la intervención de la *Fama* sirve para esclarecer que, aunque los actores de la lucha han cambiado, los papeles adoptados por uno y otro y las connotaciones morales de la obra siguen siendo las mismas ; « Despertad –alerta la *Fama*– porque han llegado los mismos invasores del pasado »<sup>23</sup>. El apoyo del fascismo italiano al bando nacional permitía además trazar un obvio paralelismo con el antiguo imperialismo romano; la resistencia numantina sigue así apelando a una reacción patriótica y tiende un puente de dos mil años con « la invasión de nuestro país por los fascistas de Mussolini »<sup>24</sup>, con el « ¡No pasarán! » del Madrid republicano. El mito numantino se prestaba también a los paralelismos por su presentación de un pueblo en armas frente a un ejército profesional, bien pertrechado y entrenado, pero sin causa moral justa. No es así extraño que Alejo Carpentier asumiese también el mito, y compusiese, en el contexto de su participación en Madrid en ese mismo año en el II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura, una música para la *Numancia* cervantina<sup>25</sup>.

El mito numantino fue también objeto de apropiación por parte del bando franquista. Durante la guerra, la coincidencia en su utilización simbólica alcanzó a los propios ejércitos enfrentados ; mientras que en los inicios de la contienda el ejército republicano creó en la provincia de Soria un *Batallon Numancia*, el ejército nacional contaba con un *Regimiento Numancia*, que fue decisivo en el cambio de nombre, en 1936, de la localidad llamada Azaña (a 40 km. al sur de Madrid) por el de Numancia de la Sagra.

El uso propagandístico de la *Numancia* cervantina se mantuvo en la España franquista, desde una lectura que, lejos de subrayar el valor universal alguno en la obra, enfatizaba la exaltación de cualidades específicamente hispanas. El mito numantino se cultivó en este periodo con más intensidad que nunca y, como una expresión de este fenómeno, la obra cervantina fue estrenada en diversas ocasiones<sup>26</sup>. La retórica un tanto